

Escapade écossaise

Je me suis échappé !

J'ai réussi à lui faire croire que j'allais à un séminaire d'une semaine à Lille. En fait, il n'en est rien. L'avion dans lequel j'ai pris place se pose en cet instant sur le sol écossais.

Je ressens déjà une grande joie toutefois teintée d'inquiétude : ma liberté est éphémère et les moments dont j'aurais jouissance ne me feront pas oublier mon enfermement à venir.

Un taxi m'a déposé devant un magasin du centre ville où j'ai décidé de faire des emplettes : un sac à dos, une toile de tente la plus légère possible, un duvet, un petit camping gaz, une popote et des vivres. Pour le reste, j'ai ce qu'il faut dans la valise. Elle n'a rien vu.

Je prendrai ensuite un car qui m'emmènera dans la campagne et plus exactement dans une bourgade de l'ouest de l'Écosse. Il me faudra encore marcher quatre kilomètres pour arriver à l'auberge où j'ai réservé une chambre.

Après, ce sera l'aventure. Une folle aventure pour moi, petit bourgeois habitué des espaces clos et confortables. Je crains le froid, je crains la pluie et j'ai peur des bêtes. Noires.

Mais voilà, il faut que je me confronte aux éléments naturels, que je me retrouve seul dans l'immensité verte des landes écossaises. J'ai besoin de parler aux étoiles, de capter l'énergie de la terre, de humer le vent.

Et puis surtout, j'ai besoin de ne plus la voir.

Elle et sa gentillesse.

Elle et sa générosité.

J'ai déjà échafaudé mon circuit : je ne passerai dans aucun village car je veux être seul. Je me laverai dans les lacs, boirai l'eau des rivières et mangerai du lyophilisé pendant 5 jours. Je dormirai sous ma petite toile de tente en pleine nature.

Le bus va bon train sur les petites routes de campagne. J'ai le nez collé à la vitre, content à l'idée de chausser dans quelques heures mes brodequins à crampons. Je pense arriver ce soir à l'auberge avant la nuit.

Si elle savait où je suis, elle se ferait bien du souci, elle qui a toujours peur que je prenne froid ou qu'il m'arrive quelque chose de désagréable.

Me voici arrivé à Glenfinnan. Les maisons y sont grises. Il fait frais. On me regarde bizarrement. C'est vrai que je ne passe pas inaperçu avec mon costume à rayures bleu marine et mes chaussures de randonnée en gore tex. Qu'importe, ce qui me mettrait mal à l'aise à La Défense m'indiffère totalement ici ! Je vais même sortir la cape de pluie car les nuages sont menaçants et puis ma précieuse carte au 1/25000ème car je n'ai pas l'intention de me perdre !

Après quelques détours inutiles, j'ai fini par trouver le chemin qui mène à l'auberge. J'y arrive juste avant la nuit, essoufflé et si j'ose dire, exténué. Je traîne cette foutue valise qui m'encombre sans parler du sac à dos bien rempli. Une dame affable m'accueille et me montre ma chambre simple et fleurie.

Après m'avoir servi un généreux whisky, elle me propose de dîner. Au menu, il y aura un plat traditionnel à base de bœuf. La dame me pose quelques questions auxquelles je réponds de manière évasive. Si elle s' imagine que je vais lui raconter ma vie celle-ci, elle se trompe lourdement ! Ce n'est pas dans mes habitudes en effet. Je suis du genre secret ; j'ai peu d'amis.

Ah, dîner seul, en silence ! Ne pas être scruté pas une paire d'yeux inquisiteurs ! « La journée s'est bien passée ? Raconte-moi ! Tu sais moi j'ai rencontré untel et patati et patata » et c'est parti pour un bon quart d'heure de caquetage futile qui ne m'intéresse absolument pas...

La viande est délicieuse. Demain, je partirai dès huit heures.

Le grand jour est arrivé où j'épouse ma liberté dans ces vertes contrées. Mon sac est prêt. Je reviendrai ici dans cinq jours. Cela paraît court mais tellement gigantesque pour moi qui ne suis jamais parti seul, libre de toutes contraintes humaines.

Je franchis le seuil de la maison.

Bonheur indicible.

Aimable solitude.

Le chemin s'élance le long de petits murets de pierre vers une vallée encaissée à flanc de montagne.

Il y eut un matin, il y eut un soir, lundi premier jour.

Longue marche dans un décor très vert et sauvage. Magnifique.

Suis plein d'entrain.

Ai planté ma tente à l'abri du vent derrière des rochers, près d'un troupeau de moutons.

Mardi.

Pas bien dormi à cause du vent et des moutons.

Agréable marche sur une lande couverte de bruyère en fleurs.

Ampoules au pied. (pas de pansements)

Campement près d'un château en ruine.

Mercredi.

Visite du château sous la pluie. Pas de fantômes quoique ... bruits bizarres.

Cap vers l'ouest, l'océan.

Vêtements mouillés. Courbatures. Mal aux pieds.

Jeudi.

Côte rocheuse, escarpée, de toute beauté.

Pieds en sang. Enrhumé. (Pas assez de mouchoirs)

Envie de jus d'orange et d'un steak frites.

Vendredi, dernier jour.

Retour vers le confort.

Fin de l'échappée bucolique.

J'arrive sous la pluie, fourbu car l'étape de ce jour a été particulièrement longue. Je me réjouis de pouvoir bientôt prendre un bain et dîner. Nul doute que la tenancière des lieux va me questionner, crotté et hirsute comme je suis !

Mais, mais... Non, non ! Oh NON !

ELLE ICI ! Comment... comment... c'est impossible !

« Bonjour Maman. »

C'est fini. Elle m'a ramené dans son nid. Douillet.

Elle m'a caressé les cheveux.

M'a parlé d'une voix douce et pénétrante.

Elle m'a dit : reste auprès de moi.

Je n'ai pas résisté.

Je n'ai pas pu.

Je suis comme du beurre ramolli, en total déliquescence.

Je n'ai plus de volonté et me plie à ses désirs.

Elle m'a bien eu, comme l'année dernière en Andalousie et l'année d'avant aux Seychelles.

Terrifiante douceur qui m'anéantit et m'ensorcelle.

Je voudrais tant lui échapper mais je me sens piégé par une épaisse couche de ouate rose qui m'enserme et obstrue toute ouverture sur le monde. Je redeviens l'enfant, le petit celui qui a remplacé l'autre, l'enfant mort né. Là est son malheur et aussi le mien. Alors elle me choie, me nourrit, caresse mes cheveux avec tendresse. Avec tristesse. Je n'ose plus rien dire.

Ah qu'il est difficile de vivre ainsi ! J'en arrive à désirer ma mort, ultime séparation qui me plongerait dans les eaux noires et profondes d'une impossible vie.

On est rentré à Paris. Depuis deux jours. Et je me morfonds tel un animal qui aurait un court instant connu la vie sauvage et les grands espaces avant de rancir dans une funeste cage.

Ce matin, j'ai abusé des petites gélules roses de l'armoire à pharmacie ; voilà que mon cœur s'emballe, ça ne va pas du tout. J'ai la tête qui tourne, les jambes qui flageolent, je... je... tombe, à l'ai....

Qu'est-ce que je fais là ? Dans ce lit blanc ?

Il me revient en mémoire... L'escalier... la boîte de médicaments à moitié vide...les cris affolés de ma mère...

J'ai une jambe plâtrée et le bras gauche perfusé. La langue pâteuse.

Assise à côté de moi, ma mère se met à parler, d'une voix douce.

Elle raconte ses origines juives qui ont coûté la vie à plusieurs de ses ascendants. Je n'en savais rien. Elle dit encore la douleur d'un mari absent, parti pour les beaux yeux d'une autre lorsque j'avais trois ans.

Enfin, il y a le petit frère, son tout petit, mort avant terme.

Ma mère pleure. Inconsolable.

Âpre vérité.

Mes yeux s'ouvrent enfin sur la femme, celle qui m'a donné vie et sur ses tourments.

Sans rien lui dire, je pose ma main sur son épaule.

J'ai compris.

Maintenant c'est à moi de prendre soin d'elle.

Demain, enfin dès que je pourrai sortir de cet hôpital, j'irai encore dans la lande batifoler avec les herbes folles. J'écouterai chanter le vent quand il court sur la montagne et lèverai la tête pour saluer les étoiles filantes.

Je sais que je suis vivant et libre.

En vérité.